

Une Page d'Histoire de la Grande Guerre

EXPOSÉ HISTORIQUE

Notre pays !

*Victime du barbare, à lui toute pitié !
Non, ce n'est pas cela que veut son âme esquise,
Pour la première fois au monde un pays entier
Préfère l'amour comme François d'Assise.*
(Fort)

*" Toucher à la Belgique, c'est toucher
à la chair qui tient aux ongles. "*
(Cardinal Gravelle)

La Guerre

L'histoire se répète singulièrement; il semble que parfois elle se plagie elle-même.

Près de cinq siècles avant le Christ, aux temps de la barbarie païenne, le puissant roi des Perses, Xerxès l'orgueilleux, rassembla un million d'hommes pour aller guerroyer contre la république d'Athènes. Il voulut passer par un petit pays, le royaume de Sparte, et manda à son chef Léonidas : " Laisse-moi passer et rends les armes. „ Léonidas répondit : " Viens les prendre.... „ Et ce furent les Thermopyles glorieuses et ruisselantes de sang, puis

ce fut le pays dévasté, les habitants massacrés, les bourgades détruites et Athènes livrée aux flammes . . . Ensuite ce fut Salamine et la débâcle des armées persanes et la fuite ignominieuse du roi orgueilleux qu'une barquette sauva en lui faisant franchir l'Hellespont.

Près de vingt siècles après le Christ, en pleine civilisation chrétienne, l'empereur tout puissant des Allemagnes, Guillaume l'ambitieux, rassembla des millions de guerriers pour aller soumettre la république de France ; il voulut traverser un petit pays, le royaume de Belgique et envoya un ultimatum à son chef Albert : " Laisse moi passer et livre moi tes forteresses ., Albert répondit : " Viens les prendre . . ., Et ce fut Liège, la cité glorieuse et sa résistance sanglante, puis l'envahissement du pays, les assassinats de femmes et d'enfants, la destruction des villages, l'incendie des villes... Ensuite ce furent les deux Marne, et la retraite précipitée des hordes allemandes, et la fuite honteuse du lâche empereur qu'une auto sauva en le conduisant à la hâte par de là les frontières hollandaises.

La petite Belgique avait résisté à l'invincible géant. Avec l'honneur elle avait sauvé sa vie et du coup la civilisation dans le monde. Liège permit la mobilisation en France et le salut de Paris ; Anvers permit la première Marne et le recul de l'envahisseur ; l'Yser, clouant sur le sol les légions barbares, permit le sauvetage du littoral français et du territoire britannique.

La petite Belgique avait vaincu, mais au prix de quelles tortures ! Son sol fut profané, ruiné, ensanglanté. Seul un petit coin resta inviolé, où se maintint la poignée de ses

petits soldats. Sur cette parcelle de terre, faite de boue et marais, de prés et de mares, toujours invaincue dans le cours des siècles, parcelle que les ancêtres avaient défendue contre l'emprise de l'Océan, que les cohortes de César n'avaient pu envahir, que les Normands n'avaient pu dévaster, que les rois de France n'avaient pu soumettre, sur cette parcelle sacrée et intangible, l'âme de la Belgique résista une fois de plus, défiant les masses teutonnes.

Là, sur la Marche Ysérienne, pendant quatre longues années, luttèrent et moururent les enfants du pays, ceux qui en 1914 formaient la minuscule armée belge et ceux qui dans la suite vinrent s'y enrôler volontairement ; là pendant quatre années, ils restèrent debout, tenaces et indomptables, sales, couverts de boue et de sang et de vermine, trempés et glacés, crasseux et immondes, mais combien beaux et fiers et superbes, et combien héroïques !

Toutes les classes sociales s'y confondaient dans un même élan d'amour et d'immolation, la plèbe des plaines flamandes et les gars du terroir wallon, les misérables et les riches, les frustes et les intellectuels, les travailleurs des usines et les maîtres de l'industrie, tous, tous, rapprochés, unis, soudés par le sentiment du devoir et du sacrifice.

Et pendant que sans cesse sur ce lambeau du sol patrial souffraient et tombaient tant de beaux jeunes hommes si avides pourtant de vivre, sans cesse se levaient ceux du dedans restés au foyer parental, et ils partaient affrontant le fil homicide, et ils s'en allaient prendre la place des disparus, offrant à leur tour leurs jeunes poitrines et leurs jeunes vies, prêts au même sacrifice suprême, et ils mou-

rurent aussi là-bas où tant d'autres martyrs du droit gisaient déjà en des tombes inconnues mais glorieuses.

Quel poète exaltera jamais la magnificence de pareil spectacle ! Les Antiques ont chanté et glorifié, idéalisé et déifié leurs héros, mais dans toute leur histoire lit-on une page comparable à la page merveilleuse des annales du peuple-pigmée se vouant tout entier et délibérément à un anéantissement sans espoir. ?

A ce duel qui paraissait sans issue, la Belgique entière a coopéré. Sur les champs de bataille, c'était la lutte sanglante et désespérée ; sur le terrain administratif, c'était la lutte de la légalité et du droit ; dans la vie civile c'était la lutte âpre et tenace, ouverte parfois, le plus souvent sourde et cachée, contre la dictature et la terreur.

Enumérer tous les drames et tous les acteurs de ce combat gigantesque est chose impossible ; pour en faire ressortir toute la grandeur il faut procéder par des exemples, et de ces exemples inférer ce que put réaliser tout un peuple vengant son honneur et sa dignité. Je trouve un de ces exemples autour de moi, dans la conduite du *Cercle Catholique de Schaerbeek*, et je le choisis entre tous, parce que, le connaissant particulièrement, j'ai pu contrôler ses gestes, si pas aisément, du moins d'une façon rigoureuse. Je tiens scrupuleusement à ne mettre en avant que des faits certains, et j'omets intentionnellement ceux qui ne sont pas ou sont insuffisamment passés au crible de la critique. Ce que je veux, ce n'est donc pas chanter les louanges de ce cercle, mais chanter un hymne à la population belge tout entière, dont le cercle n'est ici que la glorieuse représentation.

Le Volontariat

On connaît le magnifique élan qui, dans les grands centres surtout, poussait la jeunesse à aller s'enrôler ; le mouvement fut moindre dans les petites agglomérations et on le comprend : ici n'existaient pas et ne pouvaient exister les associations secrètes qui préparaient les enrôlements ; le secret y est difficile à garder, car toute démarche y est vite connue ; le bruit des événements extérieurs ne s'y répercute pas comme dans les villes ; les départs y sont vite de notoriété publique et signalés par la rumeur publique ; il n'y a pas un vaste courant d'entraînement et l'on s'y méfie du voisin ; le défaut d'union, d'organisation et de renseignements y rendait les départs plus difficiles.

Tout autre est la vie des grands centres. Le *Cercle Catholique de Schaerbeek* fut une véritable école d'enrôlement. Les fils de ses membres considéraient comme une honte de rester en Belgique occupée ; il leur semblait que les passants les auraient dévisagés à la rue avec dédain et auraient pu leur poser la déshonorante question : " Que faites-vous ici ? Votre place est ailleurs ! „ Et ils s'en allèrent ailleurs, tous, sauf cinq dont trois retenus par leur état de santé. Tous ceux qui avaient la force de porter un fusil, étudiants, adolescents imberbes, jeunes hommes plus vigoureux, quittaient la vie facile, les études et les occupations, les parents et la famille, et gagnaient la Hollande au péril de leur vie, pour rejoindre les amis au front. Ils étaient quatre-vingt dix, ardents, décidés, enthousiastes, et parmi eux on comptait des enfants de 16 et 17 ans. Tous refusèrent toute place à l'arrière, se tenant aux

premières places du danger. Et sur les quatre-vingt dix, proportion rarement égale, seize ne sont pas revenus : leurs corps reposent à côté d'autres corps dans les ossuaires de Flandre, et parmi les soixante-quatorze restants, plus de vingt peuvent montrer des blessures glorieusement acquises.

Morts ou vivants, il sont l'orgueil du cercle, ceux-là, comme ils étaient et restent l'orgueil de leurs parents. Ceux-ci se glorifiaient d'avoir un fils, deux, trois, quatre fils soldats ; ils aimaient à raconter leur exploits et leurs actes de courage et aussi leur mort héroïque. Loin de s'opposer à leur départ, ils les avaient encouragés et stimulés, conscients cependant des dangers sans nombre qu'entraînait pour leurs enfants pareille décision, conscients aussi du compte qu'eux-mêmes auraient à rendre à l'autorité allemande qui, sous des peines sévères et des amendes énormes, les rendaient responsables du beau geste de leurs fils.

La Résistance

L'envahisseur ne s'attendait pas à l'explosion de résistance qui, dans le pays entier, accueillit ses forfaits ; les ordres allemands étaient foulés aux pieds, les menaces méprisées, les condamnations subies sans regrets, la soumission partout inconnue. " Nous serons vaincus peut-être, avait dit de Brocqueville, soumis jamais ! „ Il en fut ainsi.

On peut dire qu'au *Cercle Catholique* on avait plaisir à transgresser outrageusement les ordonnances des autorités occupantes. Celles-ci avaient sévèrement

interdit les réunions des sociétés privées ; au Cercle, malgré tous les ukases, on se réunissait régulièrement ; on eut la témérité d'y donner, devant une salle comble, des conférences réputées séditeuses, accompagnées même de projections lumineuses qui auraient désagréablement impressionné les rétines boches, illustrées par des apothéoses, sur l'écran, de groupes de nos jeunes volontaires et de la famille royale, relevées par l'exhibition de notre glorieux drapeau tricolore, et terminées par les accords de la *Brabançonne* abhorrée. Parmi ces conférences on se souviendra longtemps de la *Retraite de Haelen* par le R. P. Charles, la *Défense de l'Yser* par l'avocat Van Eecke, la *Destruction de Reims* par le Fr. Denys (1), la *Mort de Thiepval* par le curé de cette malheureuse paroisse, réfugié à Schaerbeek avec ses ouailles.

Tout fut mis en œuvre pour soutenir le moral des membres ; il y eut des jeux, des parties de cartes journalières ; on organisa des excursions en commun aux champs de bataille voisins, à Eppegheem, Waelhem, Humbeek, Capelle-au-bois, Malines. On préparait chaque quinzaine des promenades, dans la forêt de Soignes dont plusieurs admiraient les grâces et la majesté pour la première fois, à l'Abbaye de Grimbergen si renommée par ses trésors artistiques, à l'église d'Anderlecht si riche en souvenirs historiques, à l'église du Sablon, monument de nos gloires passées, promenades suivies, goûtées, instructives ; on s'y sentait plus libre, on pouvait y donner libre cours à ses expansions, ses colères, ses espoirs ; on pou-

(1) Le frère Denys fut condamné plus tard à la peine de mort, mais la sentence ne fut pas exécutée.

vait y parler sans contrainte, à cœur ouvert ; on pouvait s'y stimuler dans ses sentiments patriotiques.

Un repaire de conspirateurs

Les exactions allemandes soulevaient partout l'indignation et la haine des citoyens. Peu à peu, timidement d'abord, plus tard sur une large échelle, des groupes se constituèrent dans le but de surprendre les secrets militaires et de les transmettre aux armées alliées, de rechercher les jeunes gens décidés à se sacrifier sur les champs de bataille et les aider à passer la frontière.

Le local du *Cercle* était devenu un repaire de conspirateurs ; là siégeait à des jours et heures déterminés un comité occulte ayant pour but de recruter la jeunesse, non seulement celle du cercle, mais encore celle du dehors ; là s'arrangeaient les départs, s'organisaient les fuites héroïques ; là se condensaient les renseignements secrets et les indications utiles à notre armée ; là se tramait le travail de l'espionnage. On délibérait à l'étage, portes closes, rideaux baissés, souvent une sentinelle veillant au dehors... et pendant ce temps, contraste joyeux, les officiers boches buvaient et ripaillaient au café du rez-de-chaussée.

Dans cette audacieuse œuvre du *recrutement des soldats* je dois signaler d'abord CAYRON Jean, qui était considéré comme le chef des conspirateurs ; à ses côtés se trouvaient deux lieutenants d'élite, DUPUIS Jean et VAN LIEROP Jean. Ont prêté leur collaboration à ce travail, l'abbé VAN NISPEN Corneille, Messieurs MICHEELS Hubert, GISQUIÈRE

Joseph, LAMPE Louis, Madame PELGRIMS, Mademoiselle CAYRON, l'intrépide et infatigable Madame VAN LANKER, Monsieur EMSENS Alphonse qui se chargeait spécialement de la confection des faux certificats et des fausses pièces d'identité. Le succès fut magnifique : lorsque j'additionne les chiffres des recrutements provoqués par ces divers membres, j'arrive au total respectable de *plus de cinq cents* enrôlements ! Merci à eux, au nom de la Patrie !

Mais pourquoi tant de membres refusent-ils de se dévoiler dans ce domaine supérieurement méritoire des *renseignements secrets* et de *l'espionnage* ? Fausse modestie ! car l'histoire a le droit de connaître tous les ouvriers qui se sont distingués dans la défense nationale. Je dois donc à mon regret et faute d'indications précises, me borner à ne citer que quelques noms : de ce chef Monsieur MICHEELS Hubert fut décoré de l'Ordre de Léopold II ; Monsieur VAN MELKEBEEKE Ernest et Mademoiselle STEYAERT Adrienne furent honorés de l'Ordre militaire anglais ; Mesdemoiselles LEVIE Lucy et Marguerite reçurent la Croix civique de 1^{re} classe (1914-1918) et l'Ordre de Léopold II.

Mais une figure émerge ici, dépassant toutes les autres, c'est celle de notre membre, M. l'abbé WALRAVENS, l'as de nos espions. Ancien aumônier du navire-école *l'Avenir*, il fut le chef suprême de la redoutable agence de renseignements BISCOPS, dont l'action s'étendait sur tout le territoire occupé. Assisté de son *Alter Ego*, l'ingénieur DE BOUCQ de Charleroi (un nom à retenir par tous les patriotes) il fit parvenir aux autorités anglaises plus de 8600 rapports, les 78 % de l'ensemble des renseignements

envoyés par tous les services opérant en Belgique. Parmi les pièces envoyées se trouvait le fameux *document Hindenburg* qui eut une influence décisive sur la continuation et le succès de la guerre, ainsi que des rapports qui permirent aux Anglais leur offensive victorieuse de la Somme en 1916. — 650 membres étaient sous les ordres de M. Walravens. Le chef des renseignements en Angleterre écrivait que l'agence BISCOPS était de loin la plus importante et que " sa disparition serait un désastre pour les Alliés „. — Arrêté, M. Walravens fut condamné à mort ainsi que sa sœur Marguerite et cinq affiliés, mais la sentence fut commuée en travaux forcés à perpétuité, grâce à l'intervention du Pape ; ses frères furent condamnés aux travaux forcés pour toute leur vie. M. Walravens reçut la plus haute distinction militaire anglaise, la Commanderie de l'*Ordre de l'Empire Britannique* qui ne s'accorde qu'aux généraux ; cinq de ses compagnons en furent nommés officiers : les abbés Bard, Thésin, Polis et Rivière, ainsi que M. De Boucq. — Accusé une seconde fois, il fut de nouveau menacé de la peine capitale, mais fut acquitté la veille l'armistice... faute de preuves!

Pendant que ces membres s'occupaient dans le pays du service des renseignements secrets, d'autres pratiquaient ce sport ailleurs : Monsieur HONNORÉ Maurice s'occupait de l'espionnage maritime, à bord des navires naviguant entre l'Amérique et l'Europe ; Monsieur BIESWAL Ignace, agent des plus appréciés, fut mis à la disposition des gouvernements anglais et français, à Londres d'abord, en Hollande ensuite, et devint chef d'un service d'espionnage des sous-marins allemands, qui rendit d'inapprécia-

bles services à la cause des alliés ; Monsieur LEROUX Albert, chef de service des renseignements secrets, s'occupait de l'espionnage des zeppelins et du passage des troupes allemandes par Bruxelles ; averti de l'intention des aviateurs anglais, il photographia le fameux hangar d'Evere avant le raid anglais et le rephotographia après, le jour de sa destruction : la double reproduction fut envoyée aux autorités britanniques. Plus tard, en Hollande, il fut désigné comme chef du service de contr' espionnage sur la frontière hollando-belge, et fut chargé par le général Boucabeille, attaché militaire français à La Haye, de certaines missions diplomatiques délicates et de la rédaction de rapports spéciaux pour le G. Q. G. français.

Les œuvres de bienfaisance

Dans le local du *Cercle* se réunissaient aussi d'autres membres, plus âgés, pour s'occuper d'autres travaux.

On le sait, la vie devenait de plus en plus intenable à Bruxelles ; de par l'arrivée des réfugiés de la province et du Nord français, les logements manquaient ; les ressources faisaient défaut à toute cette population d'un million d'habitants ; les objets de première nécessité, vêtements, pain, viande, pommes de terre s'épuisaient ; les bras étaient inoccupés et le nombre des chômeurs involontaires et de ceux qui refusaient obstinément de travailler pour l'ennemi prenait des proportions redoutables : ils étaient plus d'un million en Belgique. Il fallait coûte que coûte et sans tarder, nourrir et secourir tous ces malheureux. Disons-le à l'honneur de ceux qui possédaient, oncques ne se vit

pareil concours de charité ; les riches et les classes aisées donnaient sans compter, se privant eux-mêmes du superflu et souvent du nécessaire. Les œuvres d'assistance sortaient de terre, se décuplaient, se diversifiaient d'après les besoins. Oh ! la belle et sainte charité de ces jours de malheur ! " Jamais, dit un auteur, les pauvres n'ont été mieux secourus que pendant la guerre. "

Dans cette lutte de générosité, les membres du *Cercle* ne sont pas restés en arrière ; eux-mêmes, leurs femmes, leurs filles se prodiguaient dans les œuvres et les commissions de bienfaisance publique et privée. Lorsqu'au local les conspirateurs avaient terminé leur besogne mystérieuse, d'autres figures apparaissaient : c'étaient ceux qui étudiaient et méthodisaient les moyens de porter secours et assistance aux affamés connus et à d'autres, plus misérables encore, qui cachaient aux yeux du monde leurs détresses et leurs misères.

Je n'ai point qualité pour parler ici des organismes dits officiels, le *Commission of relief for Belgium* et le *Comité national de Secours et d'alimentation*, ni de leurs filiales, soupes communales, œuvres du vêtement, magasins communaux, restaurants économiques. Mais à côté de ces œuvres, que d'interventions de l'initiative privée ! Cantines, petites abeilles, vestiaires, conférences de Saint-Vincent de Paul, pauvres honteux, assistance discrète, assistance aux familles des soldats, et tant, et tant d'autres ! Dans cet essaim de bienfaisance, faut-il citer les noms tant connus des familles Bautmans, Borsu, Bovy, Carlier, Cayron, Ceriez, De Boer, Delvosalle, Denis, De Valque, Dupuis, Duvignaud, Gillet, Ghellinckx, Halewyck,

Hannaerts, Hemeleers, Hilaire, Honoré, Huvelle, Janssens, Juliens, Lafosse, Lampe, Legrand, les trois familles Désiré, Léon et Paul le Jeune d'Allegeershecque, Lemaire, Leroux, Levie, Leytens, Maffei, Mannebacq, Masquelier, Mertens, Micheels, Moens, Nols, Pelgrims, Pien, Ramy, Ruttiens, Scheyvaerts, Schoofs, Servranckx, Toussaint, Tournay, Van Camp, Van Coillie, Van Nes, Van Halsberghe, Van Hanswyck, Van Lierop, Van Roost, van Zeebroek, Wilmaers,.. à côté de tant d'autres membres qui se réfugiaient dans l'anonymat de la charité et dont les noms ne nous sont pas parvenus ?

Ce sont ces membres aussi et surtout, qui se dévouaient au début de la guerre dans les ambulances établies à l'*Institut Ste-Marie* et à la Maison des ouvriers *Union et Travail*, où se distinguaient les docteurs VAN HOECK, père, et FERNANDÈS. Ces institutions durent malheureusement fermer leurs portes peu après l'arrivée des Barbares, mais le dévouement des membres ne se lassa pas dans cette direction ; de nouveaux services médicaux virent le jour : citons le service de la *Cantine de la chaussée de Haecht* et celui des *Petites Abeilles* dont le Docteur Schoofs assumait tout le travail. Parmi les infirmiers et infirmières je ne puis omettre de citer les noms de Mesdemoiselles LEMAIRE Elisabeth et RAMY Isabelle, car elles méritent une mention toute particulière. Non seulement à Schaerbeek, mais encore au dispensaire de Bruxelles-Nord (ici en compagnie des demoiselles PIEN Elza et Maria), Mademoiselle Lemaire donna la charité de ses soins et de ses consolations. Elle prodigua aussi son dévouement dans un petit village des Ardennes, à Che-

vetogne, où Madame la COMTESSE VAN DEN STEEN avait transformé son château en ambulance et où étaient soignés les magnifiques soldats français qui, on le sait, n'ayant pu se retirer à temps, se cachaient dans les bois pour faire la guerre de tirailleurs. En outre, pour charmer ses loisirs, elle s'occupa de l'œuvre de l'espionnage anglais. — A côté de son nom se place naturellement celui d'un autre membre, Mademoiselle RAMY Isabelle. Elle aussi fit une œuvre admirable à l'ambulance de la Comtesse van den Steen et à celle de l'abbaye des R. P. Bénédictins de Chevetogne, où elle remplissait le rôle d'assistante aux opérations. Deux fois elle fut citée à l'ordre du jour. Elle s'occupa des volontaires qui passaient par le village, les cacha et les nourrit ; elle arracha à la mort de nombreux Dinantais après le sac de leur ville. Revenue à Bruxelles, elle s'engagea à l'ambulance de la rue du Noyer, fut nommée monitrice à l'hôpital St^e-Elisabeth d'Uccle, s'occupa dans l'entretemps du *Mot du Soldat*, et du paiement des employés de l'Etat. Elle fit façonner de fausses cartes d'identité et parvint à faire évader plusieurs soldats en traitement. Elle se dévoua aussi à l'hôpital St-Servais de Namur où elle soigna les enfants malades sous le bombardement ennemi ; elle soigna également à Dongelberg les enfants atteints de la grippe espagnole et y tomba elle-même sérieusement atteinte par la contagion ; elle donna ses soins à plus de 500 malades réfugiés de France et ensevelissait les morts, besogne dont les hommes n'osaient se charger. Du chef de cette vie d'abnégation et de sacrifice elle fut l'objet des félicitations du *Comité National* et du Dr Tauchon, maire de Valenciennes.

nes. — De telles vies ne sont-elles pas à mettre en vedette ?

Citons encore l'*Assistance au foyer du soldat*, dont le service médical étendu à toute l'agglomération fut confié à la direction du Dr RENÉ VAN BELLINGHEN.

Les Prisonniers

Les prisonniers étaient devenus légion. Par toute la Belgique surgit un immense mouvement en faveur de ceux qui payaient de leur liberté les services rendus à la Patrie. Il fallait en effet songer aux prisonniers, prisonniers de guerre dont quelques uns affiliés au *Cercle*, tenaillés par la faim et les privations dans les camps d'Outre-Rhin, prisonniers civils souffrant dans les geôles de St-Gilles, de Vilvorde et d'Allemagne. Aux uns comme aux autres, les membres firent parvenir abondamment les caissettes des prisonniers, des vivres, des livres, des douceurs. Pas une seule de leurs familles ne resta en retard dans cette œuvre de soulagement et de réconfort ; pas une qui n'eût en Allemagne un ou plusieurs filleuls ; pas une qui ne secourût les détenus, souvent des proches, mari, femme ou enfant, — car, disons-le avec fierté, grand fut le nombre des familles du *Cercle* qui eurent l'honneur de compter une ou plusieurs personnes parmi les prisonniers politiques. Ici encore je ne puis citer de noms, il me faudrait faire la nomenclature des 180 membres ; il faut cependant mettre hors pair le nom de Monsieur Franz DELVOSALLE, un des cinq à qui l'état de santé ne permettait pas de rejoindre l'armée, mais qui fut la cheville ouvrière de l'œuvre de la caissette des prisonniers.

Le mot du Soldat

Se représente-t-on parfois l'intérieur des familles dont un être cher est parti pour le front ?

Le soir, autour de l'âtre, on y parle de l'absent. On le voit en imagination accroupi dans les tranchées, le fusil en main, l'œil aux aguets, scrutant au loin cette terre tant maudite et tant aimée qui ressemble à un paysage dantesque, où se succèdent les cratères profonds pareils à des mares d'eau stagnante, putride, aux reflets verdâtres, où les arbres sont hâchés par la mitraille, où les églises et les chaumières ne sont plus que des monceaux de pierres calcinées, où règne parfois un silence de mort et parfois où vrombissent les torpilles et mugissent les obus, où tout est lugubre, tragique, spectral. On le voit aussi absorbé dans ses pensées, le regard perdu dans le vague, rêvant aux siens, à sa femme, ses enfants, ses parents, sa fiancée, à son foyer, peut-être détruit, à ses amis d'antan... les reverra-t-il jamais ? — Et alors, ceux qui sont restés s'en vont chercher dans une cachette la dernière lettre du soldat reçue en fraude, et ils la parcourent pour la centième fois et la commentent, et ils en attendent une autre, une autre qui peut-être ne viendra jamais !

Oh ! cette suprême consolation, dans l'infortune, de ce pauvre petit papier griffonné au crayon, à la hâte, qui apporte peut-être une dernière pensée, un dernier souvenir, un dernier adieu ! Quel long chemin elle a dû faire, cette lettre adorée, par quelles mains inconnues elle a passé avant d'arriver au terme de sa course !

Eh bien ! cette suprême consolation était de trop ; les tortionnaires allemands ne la permettaient pas. Ils traquèrent impitoyablement ceux qui s'occupaient du *Mot du Soldat*. Il fallait faire régner le désespoir dans la séparation et prohiber ce baume qui pensait tant de plaies morales. Malgré tout, cependant, la lettre passa, traversa la mer, la Hollande, la frontière, le cordon des policiers et des espions, et un jour — oh ! après combien d'avatars ! — une main invisible la déposa dans la boîte aux lettres, ou la remit aux parents. Comme on bénissait alors le messager mystérieux qui faisait filtrer un rayon de bonheur dans les âmes anxieuses !

Parmi les membres du *Cercle* plusieurs se sont voués particulièrement à cette mission délicate et dangereuse. C'est un d'entr'eux, CAYRON Jean, qui organisa l'œuvre des facteurs anonymes, qui non seulement reçut les chères missives, mais transmet les réponses, par l'ingénieux moyen de boîtes de conserves ou de succulents poulets, lesquels, bourrés de correspondance, furent expédiés vers la frontière hollandaise. Quand lui-même fut parti au front, son frère Constant (qui plus tard devait être interné en Allemagne et revint mourir en Belgique) continua le travail mystérieux avec l'aide de l'inoubliable fusillé Philippe BAUCQ ; après eux, leur sœur Mademoiselle Marie reprit la succession. A côté de ces ouvriers opérèrent plusieurs affiliés du Cercle, parmi lesquels je dois nommer la vénérable Madame PELGRIMS qui, malgré son âge, se dévoua outre le recrutement des volontaires, à la réception et la distribution des messages prohibés et qui paya son dévouement par l'incarcération à St-Gilles, Dinant et Givet ;

ainsi que Mesdemoiselles HUVELLE et RAMY et Messieurs MICHEELS Hubert et LEYTENS Arthur.

Le Règne de la Terreur

Partout que de tristesses à soulager, que de courages à relever ! Aussi n'est-il pas étonnant que dans certains milieux s'infiltrait plus ou moins profondément une certaine dépression, suite de l'interminable durée et de la barbarie de l'occupation ennemie.

Quelle plume pourra jamais donner l'image du régime d'épouvante qui terrorisait alors la Belgique ? Toujours et partout les réquisitions, les perquisitions, les arrestations, les emprisonnements. Guère de familles qui ne comptent au moins un condamné parmi les siens. Une réglementation outrancière et odieuse attente à tous nos droits, à toutes nos libertés, s'étend à toutes les manifestations de la vie nationale, dans toutes les villes et tous les hameaux, réglementation méthodique et machiavélique étouffant le travail, le commerce, l'industrie. Partout sévissent les *Zentrale* annihilant toute activité individuelle, partout opèrent les séquestres et les commissions de surveillance ayant pour but d'épier les fabriques et les maisons de commerce, partout s'exacerbent les mesures draconniennes ruinant les industries, les livrant à l'inquisition des concurrents allemands et dénichant les secrets de fabrication.

Les arrêtés, communiqués et ordonnances destinés à énerver les esprits se succèdent chaque jour sans interruption, comprimant tout essor, admonestant, menaçant,

punissant, violant les sentiments les plus intimes, réseau inextricable de filets toujours plus serrés qui encercle les victimes et les étrangle sans qu'elles aient le moyen ni la force de résister ou de crier leur détresse au monde. Puis, c'est l'annonce des victoires toujours plus décisives des armes teutones et les défaites toujours plus sanglantes des Alliés ; c'est l'affolante publication des exécutions capitales, des déportations, des condamnations aux travaux forcés tant de femmes que d'hommes ; c'est l'espionnage à l'état aigu, prévenant tout acte et toute parole libres, la délation des patriotes par des êtres méprisables : espions, délateurs, traîtres de tout sexe et de toute nationalité pullulent, s'insinuent, signalent, vendent. C'est encore la suspicion jetée sur nos Alliés, sur leurs intentions et leurs actes, c'est le récit pathétique des morts atroces attribuées aux avions anglais, alors qu'il ne s'agit généralement que de meurtres provoqués par les canons allemands.

Le drapeau allemand souille nos édifices publics, la police allemande souille nos boulevards, le parler allemand souille nos oreilles. Notre parc est fermé au peuple et réservé aux officiers allemands dont les chevaux piétinent les plate-bandes ; nos promenades sont limitées, nos déplacements rendus impossibles, et les familles sont séparées par d'infranchissables distances et privées de toute communication.

La tristesse se promène dans les rues ; on y rencontre des figures hâves et émaciées ; on y souffre surtout le contact des reîtres sordides et des officiers balafrés qui se plaisent à étaler une morgue insolente. Dans nos mai-

sons règnent le silence, le deuil, la souffrance ; plus de réunions animées d'amis, plus de conversations joyeuses et débordantes, plus d'expansion réconfortante, mais des plaintes, des gémissements, la désolation, les soucis de l'alimentation et l'attente d'un imprévisible pire encore.

Ce n'est pas assez. Les allemands, dont la psychologie connaissait la puissance de la presse, ont supprimé toute littérature belge ; à sa place ils ont fait éclore des feuilles infâmes soumises à leur discrétion et leur censure, veules esclaves des maîtres du jour, n'ayant en vue qu'un lucre honteux, prêtes à tout pour gagner la faveur des ennemis, lançant dans les masses populaires les nouvelles les plus tendancieuses et les plus désespérantes — organisation systématique de la dépression morale.

Certains cerveaux se déséquilibraient, les nerfs s'atrophiaient, les courages s'amollissaient, les cœurs se séchaient, une mauvaise fièvre brûlait les âmes..... Quand donc finiront nos malheurs ? Qu'avons-nous fait pour mériter tant de souffrance ? N'existe-t-il donc plus de justice immanente, et Dieu nous abandonne-t-il ?..... Ainsi gémissaient les faibles.

Proclamons-le à l'honneur de notre peuple, il fallait être bardé de l'œs *triplex* pour résister au contagement de la démoralisation des tièdes, et cependant l'immense majorité de nos concitoyens se cambrait dans une superbe fierté, faisant face à toutes les épreuves, gardant intacts son courage et souvent sa bonhomie, "indécrottable", comme l'avouait von Bissing. Mais la vue de tant de douleurs, de tant d'affolement et de tant de désespoirs ne finirait-elle pas par entamer un jour les plus forts ? Et ne fallait-il

pas soutenir l'attitude des résistants en même temps que réagir contre l'abatement de la minorité ?

La Libre Belgique

C'est alors qu'on vit cette chose inouïe, en pleine domination allemande la parution "régulièrement irrégulière" d'un petit journal patriote, reflétant l'âme belge, l'invigorant et la relevant, semant partout l'énergie, prêchant l'endurance, infusant l'audace, narguant et flagellant l'insolent dominateur, prédisant la victoire finale, glorifiant nos héros et nos martyrs, provoquant des enrôlements de volontaires, scellant la concorde entre citoyens et prévenant les divisions, stigmatisant les défaitistes et les accapareurs, opposant toujours la vérité au mensonge. La *Libre Belgique* était née, décidée à tout, à la persécution, à la géhenne, à la déportation, à la mort même ; elle jura de ne déposer les armes et de ne mourir qu'au jour de la délivrance.... et ce fut une rage dans le camp ennemi, et ce fut un ahurissement dans le public, à la vue de tant d'audace et de tant de mépris du danger, et ce fut un soupir de soulagement dans toute la population.

Ce qu'elle fut, un historien nous le dit :

"La *Libre Belgique*, écrit-il, aura une place de choix dans l'histoire de la résistance. C'est un épisode qui tient du merveilleux. Pas un hameau qui n'ait entendu parler du journal-fantôme. Il pénètre dans tous les centres, il a un cercle immense de lecteurs, car chaque exemplaire passe par vingt, trente, quarante mains. Quand il est en lambeaux, la province le réclame encore

“ et il continue à y faire du bien. Les Belges les mieux
 “ renseignés, les plus fins limiers venus de Berlin n’ar-
 “ rivent pas à savoir le secret. Où s’imprime-t-il ? Qui
 “ le rédige ? La question est sur toutes les lèvres.... Une
 “ prime de 20.000 marks, de 100.000 marks a été pro-
 “ mise à qui découvrirait l’imprimeur. Un homme portant
 “ soutane s’est informé avec bienveillance en divers cou-
 “ vents. Au confessionnal un “ bon patriote „ a voulu
 “ donner 10.000 francs, à faire remettre au directeur du
 “ vaillant journal.... Souvent le bruit court : l’imprimeur
 “ est arrêté. Mais au bout de quelques jours le mystérieux
 “ et ardent patriote nargue de nouveau la police du
 “ Kaiser, un nouveau numéro a paru, merveilleusement
 “ adapté aux nécessités du moment, encourageant les
 “ déprimés, calmant les ardeurs intempestives, aussi
 “ digne que calme. „ (*Impressions de guerre*, par L. de
Grandmaison.)

Qu’ajouter pour insister sur les services rendus par la
 feuille frondeuse, mi-pamphlet, mi-journal documentaire ?
 je relève pourtant un point : de ces services le *Cercle*
Catholique de Schaerbeek peut dire avec orgueil “*quo-*
rum pars magna fui.„ Fondée par M. Jourdain, dont la
 famille donna au Cercle mainte preuve de sympathie et
 dont deux petits-fils (les frères Goemaere) donnèrent la
 vie pour la Patrie, la *Libre* trouva en notre ami *van Doren*
 l’admirable ouvrier de la première heure. Après lui, un
 des membres du *Cercle*, M. Albert LEROUX y joua un des
 rôles principaux et à coup sûr des plus dangereux, à tel
 point qu’un auteur a pu dire que “ le nom d’Albert
 Leroux apparaît parmi les plus glorieux dans l’histoire

de la *Libre Belgique* „; sans son intervention intelligente
 et énergique, elle eût succombé. Il prit les rênes de son
 gouvernement alors que tout paraissait désespéré, orga-
 nisa l’administration, devint en quelque sorte le *deus ex*
machina du journal. Non content d’en administrer la cui-
 sine, la correction, l’impression et la distribution (celle-ci
 en collaboration de notre ami DANKELMAN), il prit sou-
 vent la plume pour composer des articles vengeurs. Pen-
 dant plusieurs mois il en assumait la direction secrète et
 parvint à la rendre hebdomadaire. Un beau jour il se
 sentit poursuivi et cerné ; il n’échappa au traquenard des
 sbires de la polizei que grâce à l’ingéniosité et au sang-
 froid de sa femme, et ne dut son salut qu’à l’exil volontaire
 en Hollande où il resta jusqu’à la fin de la guerre, y
 poursuivant toujours son œuvre de dévouement patrio-
 tique.

Plus tard vint le tour d’un autre membre du *Cercle*, et
 non des moindres, M^r l’abbé HEMELEERS. De concert
 avec l’abbé VANDEN HOUT il continua l’œuvre d’Albert
 Leroux “ avec la quasi certitude de se trouver sous les
 verrous avant trois mois „; sous l’impulsion de ces deux
 hommes la *Libre* connut une ère de remarquable prospé-
 rité ; son tirage atteignit jusque 20.000 exemplaires.
 Moins heureux que son prédécesseur et par suite de la
 regrettable imprudence d’un tiers, il fut appréhendé par
 les argousins de la Kommandantur, condamné à cinq an-
 nées de travaux forcés et relégué dans une forteresse
 allemande.

Parmi les propagandistes je devrais signaler à des
 titres divers la majeure partie des membres du cercle ;

mais je nommerai hors pair Messieurs MICHEELS Hubert, SWISSER Georges, LEYTENS Arthur, DE BEUKELAERE Guillaume, CAYRON Constant, VAN COILLIE fils, EMSENS André, GISQUIÈRE Joseph, GOOSE Albert, tous incarcérés et condamnés, ainsi que Mesdames PELGRIMS et VAN LAN-KER et Mesdemoiselles HUVELLE et SCHOOFS, lesquels, avec nos amis BEYER, PEETERS et PARISIS, (également emprisonnés) se chargeaient régulièrement de répandre partout le prohibé. Quelle audace, quelle prudence aussi il leur fallait, quelle énergie d'âme et quelle opiniâtreté dans l'accomplissement de cette tâche périlleuse! Traqués comme des fauves, sans cesse exposés à l'indiscrétion, à l'espionnage et à la délation, ignorant si le lendemain ils verraient encore le soleil de la liberté, ils allaient le matin, le soir, la nuit, emportant secrètement sur eux les feuillets de l'évangile patriotique, les glissant subrepticement dans les boîtes aux lettres et sous les portes, les remettant aux sous-distributeurs de quartier aux quatre coins de la ville, assurant l'expédition en province, échappant longtemps aux recherches de la police spécialement organisée contre la *Libre Belgique*, jusqu'au jour néfaste où un à un, grâce le plus souvent aux étourderies d'autrui, ils finirent par tomber dans les filets tendus sous leurs pas. Leur disparition fut une perte irréparable pour le petit journal... irréparable, dis-je, non! car, on le sait, pour un soldat de la bonne cause tombé, dix autres se présentaient.

Autant que l'administration, la rédaction de la *Libre Belgique* resta mystérieuse. Au nombre des collaborateurs habituels et attitrés, le *Cercle Catholique* de Schaerbeek

compte trois de ses membres. J'ai déjà signalé Albert LEROUX qui signait CALAMO (1). M. le docteur SCHOOFS, habituellement sous le pseudonyme SPARTACUS, tailla de rudes croupières aux barbares et, non content de sa participation intellectuelle, fut dès le début un actif dans l'organisation et la distribution; ses articles, écrits en une langue châtiée où éclatait le patriotisme le plus ardent, étaient cinglants certes, mais toujours corrects et dignes et étaient des plus appréciés. Enfin, il y avait l'auteur du présent ouvrage qui se cachait d'ordinaire sous les pseudonymes D^r Z et EGO. — Collaboration dangereuse, nous le savions, mais combien attrayante! Quel bonheur indicible pour nous, de pouvoir cracher à la face des bourreaux de la Patrie toute la haine et tout le mépris que la nation entière nourrissait à leur égard! Pour nous, la *Libre Belgique* était un peu l'âme de notre âme, la vie de notre vie. Et quelle vie! Qu'on se représente ces lutteurs de la plume, inconnus du public et souvent de leur propre famille, s'isolant le soir dans leur cabinet de travail, parcourant les quotidiens allemands ou germanophiles, néerlandais, boches ou pseudo-belges, parfois aussi, mais rarement, des journaux clandestinement parvenus de Paris, puis écrivant leurs articles à la hâte, fébrilement, l'oreille tendue, tandis qu'à côté d'eux béait le poêle prêt à recevoir, en cas d'alerte, les manuscrits et les documents

(1) En Hollande les instincts de journaliste ne s'étaient pas éteints; il fut attaché au service anglais comme un des créateurs du journal défaitiste allemand le "*Morgenrath*" et nommé organisateur de la distribution de ce journal au front allemand en Belgique.

dangeureux qu'il s'agissait de faire disparaître (1).

Il fallait prendre les précautions les plus minutieuses pour rendre vaines les investigations toujours redoublées des autorités allemandes. Cependant il se commit des indiscretions ou plutôt des imprudences malheureuses; les rédacteurs finirent par être découverts, arrêtés, jugés. Le docteur SCHOOFs succomba le premier et subit deux condamnations; le dernier arrêté fut EGO qui reçut en récompense les travaux forcés.

Leur disparition de la scène coïncidant avec celle de deux autres rédacteurs ordinaires, TESTIS (le R. P. PAQUET) et FIDÉLIS (M. l'avocat VAN DE KERCKHOVE, encore un Schaerbeekoï et ami du cercle) n'empêcha pas la tragi-comédie de se continuer. Lors de cette grande rafle des hommes de la *Libre Belgique*, le juge d'instruction, rayonnant de joie, dit à EGO: " Cette fois, c'est bien fini: j'ai mis le pied sur le guêpier, j'ai arrêté l'imprimeur, les rédacteurs, les organisateurs, les porteurs de la *Libre Belgique*; elle a vécu et sa mort est définitive „ — " Ne vous réjouissez pas trop vite, répondit le prisonnier; vous connaissez la légende du phénix renaissant de ses cendres: la *Libre Belgique* est un phénix....", Le surlendemain, à la grande stupéfaction du juge, la feuille abhorrée reparut, revêtue cette fois des signatures de tous les rédacteurs prisonniers! Depuis lors elle a

(1) Je reçus très souvent les journaux parisiens (le *Journal*, le *Petit Parisien*, l'*Oeuvre*, le *Figaro*, etc.) destinés à.... la Kommandantur ! Un de mes proches les tint secrètement d'un fonctionnaire allemand et me les passa. Qu'on juge de la stupéfaction et des transes du fonctionnaire quand il apprit mon arrestation et surtout l'accusation qui l'avait motivée !

poursuivi son action et sa propagande, jusqu'au jour de l'inoubliable entrée du roi Albert à Bruxelles. Elle avait tenu son serment: elle ne mourut qu'alors, s'éteignant dans l'auréole de triomphe et de gloire de la patrie délivrée.

Les Médecins Militaires

S'il est au monde un sacerdoce voué au sacrifice, c'est certes celui du corps médical.

Là où il y a une misère à prévenir, une infortune à soulager, une œuvre sociale à ériger, les médecins sont présents, partout les premiers. Pendant la guerre ils furent admirables. Laissant de côté toute intention égoïste, foulant même aux pieds leurs propres intérêts, tous, à quelques exceptions près, prêtèrent leur concours au *Comité de Secours* qui organisa dans le pays une vaste assistance médicale où non seulement les besogneux mais tous ceux qui étaient plus ou moins atteints par le fléau de la guerre pouvaient gratuitement s'adresser (1); on les vit à tous les comités d'assistance; les ambulances, les divers services médicaux furent leur œuvre de prédilection, et ils y consacraient leur temps et leurs veilles, le jour et la nuit. J'ai déjà eu l'occasion de signaler le dévouement de plusieurs praticiens, membres du cercle, et si j'y reviens c'est pour leur offrir un juste tribut d'hommages.

Mais la vie de médecin à l'armée, quelle sublime holocauste et quelle inlassable donation de soi ! Tandis

(1) Près de 2.400.000 concitoyens eurent recours à l'intervention médicale gratuite.

qu'au milieu des balles et de la mitraille, admirables d'audace et de sangfroid, les brancardiers (ceux du cercle s'appelaient : LEBEAU Jean, HISLAIRE Marcel et René, DESAGHER Frédéric) ramassaient les corps saignants, à quelques pas de là se tenaient, calmes et imperturbables, nos médecins prêts à recevoir les blessés et leur donner les premiers soins dont dépendait souvent la vie. Plus en arrière, les hôpitaux regorgaient de malades, de mutilés et de mourants. Ceux qui n'ont pas vu à l'œuvre ces magnifiques praticiens ne peuvent se rendre un compte exact de ces salles de souffrance et de mort, toutes remplies de cris et de gémissements, où stoïquement, les chirurgiens coupaient, taillaient, disséquaient, amputaient, pansaient, impassibles extérieurement et insensibles aux supplications des malheureux soldats et à leurs douleurs, mais partageant dans la profondeur de l'âme toutes leurs tortures, n'ayant qu'un objectif, conserver à la patrie des existences précieuses et guérir les mutilations. Héroïsme négatif, a-t-on dit, mais combien grand et admirable ! Les opérations succédaient aux opérations, le sang giclait jusqu'au milieu de la nuit, parfois sous une avalanche d'obus, et la lugubre et sainte besogne ne cessait que lorsque, épuisés de fatigue, médecins et infirmiers avaient secouru le dernier patient.

Le Cercle a l'honneur de pouvoir enregistrer parmi ses membres six docteurs militaires, Messieurs DELCROIX Edouard, LEMMENS Alphonse, SMETS Henri, TESSENS Joseph, VAN HOECK Paul et VERMEESCH Charles, ainsi qu'un pharmacien militaire, M^r DANDOY Henri. Je suis heureux de pouvoir les remercier publiquement, eux

aussi, des soins et des consolations qu'ils ont prodigués à nos enfants (1).

(1) Le Docteur DELCROIX, médecin militaire adjoint au début de la guerre, fut promu en 1918 au grade de médecin de 1^{re} classe. Il fut cité à l'ordre du jour de l'armée à Dixmude en 1915 et fut décoré de la Croix de guerre.

Le Docteur LEMMENS, terminant ses études médicales en 1914, s'engagea comme médecin militaire volontaire et soigna les blessés dans les ambulances du front et les hôpitaux. Il remplit son devoir jusqu'à l'extrême limite de ses forces, jusqu'au moment où lui-même dut prendre place dans un lit d'hôpital. Sa science et son dévouement lui firent gravir rapidement les échelons de la hiérarchie militaire, et il occupe aujourd'hui une place enviable dans le service sanitaire de l'armée. Après avoir été chef de service de chirurgie à Aix-la-Chapelle, il est en ce moment chargé d'une mission gouvernementale spéciale auprès du service de santé militaire français à l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris.

Le Docteur SMETS quitta en 1914 une brillante clientèle et alla avec sa famille se fixer au Havre. Il débuta en novembre 1914 comme chef des Invalides à Ste-Adresse, fut commissionné le 20 août 1915 comme médecin de régiment de 1^{re} classe, organisa au point de vue médical l'Institut physiothérapique, fut nommé directeur de l'hôpital militaire belge du Havre (700 lits), organisa au point de vue médical l'hôpital militaire colonial à Cannes, devint directeur militaire des Invalides de Ste-Adresse (1000 lits). Pendant ce temps il avait fondé la polyclinique attachée à l'hôpital militaire et un dispensaire franco-belge à la mairie de Ste-Adresse pour les nombreux réfugiés belges (environ 18.000) séjournant aux environs du Havre. — Il fut nommé officier de l'ordre de la Couronne, chevalier de l'ordre de Léopold, chevalier de la Légion d'Honneur et officier de la Couronne Royale d'Italie; il reçut aussi la Médaille du Roi Albert. — Le Conseil municipal le créa *citoyen de Ste-Adresse* en récompense des services rendus à la population civile.

Le Docteur TESSENS, envoyé en août 1914 à l'hôpital de Bourg-Léopold, y fut fait prisonnier le 17 août; chargé d'y continuer le service de l'hôpital, il parvint à faire évader la plupart des soldats belges blessés, revêtus d'habits civils. Libéré, il dut rejoindre son domicile à Bruxelles, le 27 octobre 1914; mais dès le 7 décembre, il s'échappa et se rendit à Calais. Il fut surtout chargé du soin dangereux des contagieux; à l'hôpital St-Pierre de Calais, il soigna plus de 700 typhoïdes avec la petite mortalité de 15 p.c.; ensuite on lui confia le traitement des scarlatineux et des tuberculeux. En 1916 il fut attaché à l'infirmerie division-

Le Clergé et les Aumôniers Militaires

Et le clergé ! Si je parle de lui, sa modestie se trouvera sans doute offusquée, mais la vérité a bien quelques droits et l'histoire a ses exigences. Et cet exposé n'est-il pas une petite page d'histoire vraie ? Ceux d'ailleurs qui m'ont chargé de la mission d'historien ne me pardonneraient pas cette prétention, car ils sont heureux de comp-

naire ; en 1917 il passa à l'artillerie à Dixmude ; en 1918, il fut attaché à la division de cavalerie, et, lors de la grande offensive, à la compagnie des cyclistes du génie ; il faillit être tué entre Thorhout et Bruges. Enfin il accompagna nos troupes à Aix-la-Chapelle et Crefeld : il était alors médecin de bataillon de 1re classe en réserve, Il reçut deux citations à l'ordre du jour de l'armée et obtint la Croix de guerre et la Croix civique de 1re classe.

Le Docteur VAN HOECK, mobilisé le 1er août 1914, fut d'abord attaché à la position fortifiée d'Anvers, plus tard fut désigné pour les hôpitaux militaires de Granville et de Port-Villez. Sur sa demande, put rejoindre l'armée de campagne, aux grenadiers d'abord, puis au 12e régiment d'artillerie ; il participa à l'offensive victorieuse, fut cité à l'ordre du jour pour " n'avoir jamais hésité, malgré les plus violents bombardements, à se porter partout où il était appelé, et s'être acquis par sa manière d'être en toutes circonstances, la confiance de ses chefs et de ses subordonnés ".

Le Docteur VERMEESCH, Ch. eut une carrière agitée. Dès le début des hostilités il s'engagea dans la Croix-Rouge et resta attaché à l'armée belge jusque fin décembre 1914. En 1915, il se rendit à l'appel de détresse poussé par la Serbie ; avec, pour infirmier, son fils âgé de 17 ans, il fut seul médecin pour assurer le service sanitaire de tout un détachement où régnait le typhus exanthématique : population civile, corps militaires, hôpitaux, camps de prisonniers ; il suivit le calvaire de la tragique retraite vers le Monténégro sous la poussée austro-allemande, à travers les neiges et les glaces des montagnes ; il arriva à Scutari où régnait une horrible famine. Il revint après cela à Londres. En 1916, après un repos de deux mois, bien mérité, il s'engagea, toujours avec son fils Lucien, comme médecin dans l'ar-

ter plusieurs ecclésiastiques parmi eux. Les membres-prêtres, pas plus que les laïcs, n'ont voulu reculer devant le danger et le sacrifice ; les uns se sont spontanément et immédiatement engagés comme aumôniers volontaires ; les autres, retenus au pays par leur charge, se sont dépensés sans compter à toutes les œuvres patriotiques. Les aumôniers du *Cercle* sont bien connus : ils se nomment les abbés DECKERS Léon, LENS Joseph, VAN HERWEGEN Georges, VAN LINDEN Edouard et WIDDERSHOVEN Joseph ; les distinctions qui ornent leur poitrine disent assez le rôle qu'ils ont joué à l'armée. A leur tête se trouvait M^{gr} MARINIS, protonotaire apostolique, un des membres du *Cercle*, lui aussi ; il fut le chef de l'aumônerie militaire belge, situation correspondante à celle que les Allemands dénommèrent l'Evêché des aumôniers. Dans ses fonctions il fit preuve d'une énergie et d'un tact hautement appréciés (1).

mée d'Afrique et y connut tous les dangers des combats dans la brousse. Après la prise de Tabora, sa présence n'étant plus nécessaire à l'armée, il fut nommé médecin de la résidence d'Urundi, s'étendant entre les lacs Tanganika et Victoria. Il resta trois ans et demi en Afrique. Il fut plusieurs fois cité à l'ordre du jour et fut nommé chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre Royal de St-Sava de Serbie, reçut la Croix civique de 1re classe, la Croix de guerre, l'Ordre Rouge de Serbie, la médaille du Roi Albert, l'Etoile de service du Congo et la médaille d'Afrique.

M. DANDOY, mobilisé en qualité de pharmacien, assista au siège d'Anvers, fut fait prisonnier et rapatrié *via* la Suisse, puis rempli les fonctions de pharmacien à l'hôpital Ancelo du Havre. Fut décoré de l'Ordre de Léopold II et de la médaille du Roi Albert.

(1) Monsieur l'Abbé DECKERS, aumônier volontaire dès le début, se présenta aux allemands pour accompagner les prisonniers belges en Allemagne, offre

Parmi les membres-prêtres restés à Bruxelles, connuèrent les honneurs du *carcere duro* M. le Chanoine KIPS, ancien Directeur de l'Institut Sainte-Marie, M. l'abbé VAN LINDEN et M. l'abbé TUYAERTS ; le premier était soupçonné des pires attentats contre la sécurité allemande (n'avait-on pas trouvé sur son bureau un diplôme orné

qui fut refusée ; il passa la frontière pour se dévouer aux soldats internés en Hollande ainsi qu'à leurs familles.

Monsieur l'Abbé LENS, professeur de rhétorique, volontaire depuis 1914, accompagna l'armée en Flandre et à l'Yser. Dès qu'il fut question de la formation d'un corps belge pour la Russie, il s'offrit comme aumônier de ce corps. Cette campagne de Russie formera un des chapitres les plus glorieux de nos fastes militaires. Quatre cents Belges y participèrent avec leurs auto-canon. M. Lens s'y dévoua particulièrement et fut hautement apprécié par les généraux russes. *Deux fois il fut cité à l'ordre du jour de l'armée russe*, la première fois en 1916 " pour le courage et le dévouement inlassable qu'il déploie dans l'exercice de son ministère et pour n'avoir jamais négligé aucune occasion pour se porter aux postes les plus dangereux, " — la seconde fois en 1917 " pour l'esprit de sacrifice et la haute compréhension de ses devoirs dont il a donné la preuve une nouvelle fois le 2 juillet 1917, en se portant sur l'heure dans une batterie éprouvée par de lourdes pertes; par son ascendant et son calme a contribué à tirer les cyclistes de cette situation et ne s'est retiré à l'arrière, au milieu des plus grandes difficultés, qu'avec le dernier combattant et les corps de deux braves tombés au champ d'honneur ". On peut dire qu'il a vaillamment gagné les décorations lui décernées par le gouvernement russe, la Croix de Ste-Anne avec glaives et nœuds et la Croix de St-Wladimir avec glaives et nœuds. — A son retour de Russie, il devint aumônier du centre d'instruction des sous-lieutenants à Gaillion (Eure); il est actuellement curé à Cortenberg.

M. l'Abbé VAN HERWEGEN, engagé volontaire dès août 1914, exerça d'abord ses fonctions d'aumônier dans les forts d'Anvers, fut envoyé le 1er novembre 1914 dans la Frise (Hollande), pour s'occuper des soldats internés, revint en Belgique en décembre 1918 et rejoignit l'armée d'occupation belge en Allemagne.

des couleurs nationales ?), le second, aumônier de la prison de Forest, alla — dérision ! — prendre la place de prisonnier dans celle de St-Gilles; le troisième, vicaire à Ste-Marie, compromis dans l'affaire Cardyn, fut emprisonné de ce chef pendant plusieurs mois.

Parmi ceux qui échappèrent à la prison, je dois nommer d'abord — à tout seigneur, tout honneur — notre admirable doyen, M^r VAN GOUBERGEN ; il s'attacha à soutenir le moral de la population, et dans ce but il créa le *Cercle des familles* qui organisa hebdomadairement des réunions où assistaient parfois plus de 800 personnes ; on y donnait des conférences à but patriotique. Il mit sur pied une coopérative, pour lutter contre les difficultés matérielles de la vie, où on pouvait se procurer à bon compte du charbon, des vivres, des vêtements. Il fut la cheville ouvrière de la plupart des œuvres d'assistance, et par son stimulant contribua à leur efflorescence; il fut nommé Vice-

M. l'Abbé VAN LINDEN, volontaire, d'abord aumônier à Anvers, y fut blessé au cours d'un bombardement et évacué en Hollande, Rentré à Bruxelles après guérison, s'occupa activement du recrutement et du passage des volontaires et de la distribution de la *Libre Belgique*. Trahi par la faiblesse d'un jeune homme auquel il s'était intéressé, fut condamné à un an de prison qu'il passa à St-Gilles. Sa qualité de prêtre et d'ancien aumônier de prison lui ayant fait concéder quelque liberté de circulation dans la prison, il la mit à profit pour visiter et assister les détenus nécessiteux et leur porter les secours alloués par la conférence de St Vincent de Paul fondée par les membres du Cercle parmi les prisonniers eux-mêmes. — Il fut décoré de la Médaille civique (1914-1918).

M. l'Abbé WIDDERSHOVEN, volontaire depuis octobre 1914, fut attaché comme aumônier d'abord aux carabiniers, puis à l'artillerie où il fit preuve d'un grand dévouement; revint malade du front. Il fut décoré de la Croix de guerre et de la médaille de l'Yser.

Président du *Comité des Orphelins de la guerre*. — A côté de lui, M^r DELMEZ, curé de Ste-Marie, fut un exemple frappant de patriotisme ; jamais il ne donna suite à l'interdiction par les Allemands au sujet de la présence dans son église du drapeau national et de l'exécution de la *Brabançonne* et vers l'*Avenir*, que les orgues continuèrent à entonner après les grand'messes jusqu'au bout de la guerre. — M^r le Chanoine FRIS, curé des S^{ts}-Jean et Nicolas, fonda dans son école catholique pour jeunes filles pour les pauvres de sa paroisse, une importante cantine privée, uniquement subsidiée par la générosité de ses paroissiens.

La conduite des aumôniers catholiques à l'armée arracha ce cri d'admiration d'un écrivain protestant, E. H. Powell, à cette époque correspondant de guerre du NEW-YORK WORLD :

“ Un des évènements les plus édifiants de la guerre en Belgique est fourni par le courage héroïque des prêtres et des religieux. Prêtres séculiers à la robe noire, moines à sandales et revêtus de bure, ils étaient partout. Je les ai vus dans les tranchées encourageant les soldats et les stimulant à combattre jusqu'au dernier homme pour Dieu et le Roi ; je les ai vus sur le champ de bataille portant les civières à la recherche des blessés, exposés à un feu tellement violent que les militaires cherchaient un refuge pour y échapper ; je les ai vus dans les villages, alors que les grands arbres s'abattaient à leurs côtés sous les coups des obus, transporter les malades et les vieillards ; je les vus dans les hôpitaux administrer les derniers sacrements

“ aux mourants ; je les ai vus même, le fusil en main, au centre de la ligne de feu, se battant pour l'existence de leur patrie. C'est avec respect et admiration que je m'incline devant ces soldats du Seigneur. Le peuple belge leur est redevable d'une dette dont il ne pourra jamais s'acquitter. „

J'ai dit plus haut que cette notice est une petite page d'histoire. Et en effet on aura remarqué qu'écrire la vie du *Cercle Catholique de Schaerbeek* pendant la guerre, c'est écrire dans ses grandes lignes l'histoire de la capitale sous l'occupation, c'est faire l'exposé des turpitudes allemandes et de la souffrance de nos concitoyens. Le *Cercle* en effet ne fut-il pas intimement mêlé à toutes les phases de la glorieuse résistance du peuple bruxellois ? Dans le terrible drame qui se déroulait alors sur notre sol, “ les Belges restés au foyer jouaient un acte et non le moins héroïque „. Ajoutons-le sans forfanterie, la population catholique fut toujours à l'avant-garde de la défense nationale.

Vint un moment où toute manifestation patriotique était devenue impossible. Le patriotisme cependant n'était pas mort, il était même plus vivace que jamais ; étouffé partout, il ne trouva plus de refuge que dans les églises catholiques. Qui ne se souvient des imposantes cérémonies religieuses aux services funèbres des fusillés et des combattants morts pour la patrie ? Le drapeau tricolore, banni partout, flottait dans les temples et enveloppait le sarcophage. “ Un moment d'angoisse à la fin de l'office ; on savait que dans l'assistance se cachaient les mouchards de la Kommandantur. Qu'allait faire l'organiste ? L'an-

xiété ne dura qu'un instant... Tout à coup les grands jeux de l'orgue entonnèrent les premières notes de la *Brabançonne* reprises par la foule enthousiaste. Elle pleurait ses morts, sans doute, mais non comme un peuple qui n'a plus d'espérance. Des minutes pareilles font oublier des semaines d'agonie... Les églises étaient les derniers refuges, les catacombes du patriotisme opprimé., (*Leo Belgicus*).

Combien vrai ! Alors que toute voix patriotique doit se taire ailleurs, dans nos temples s'élève toujours la voix de nos prêtres exaltant dans un même élan, la foi religieuse et la foi patriotique. Nulle classe sociale, j'ose le dire sans crainte de contradiction, n'a donné à la Patrie autant de fusillés (1), autant de condamnés que le clergé belge tant régulier que séculier. Reconnaissance à lui pour le noble exemple qu'il nous a donné !

Pourquoi faut-il, hélas ! aujourd'hui, où toute discussion de parti devrait se taire en face des plaies pantelantes de la patrie commune, où tous les citoyens, quelles que soient leurs opinions politiques et philosophiques, ne devraient songer qu'au relèvement des ruines accumulées partout et se donner généreusement la main comme les enfants d'une famille touchée par le malheur, pourquoi faut-il que quelques égarés — *rari nantes* — aveuglés par des passions que la guerre aurait dû étouffer, tentent de couvrir ces hommes-là, ces aumôniers et ces prêtres,

(1) Dans le seul diocèse de Namur et le seul mois d'août 1914, 27 prêtres furent exécutés sommairement. Pendant le même mois, dans le diocèse de Malines 13 prêtres et religieux étaient déjà abattus. Je ne possède pas les chiffres pour les autres diocèses.

de la boue de la calomnie, de les accuser d'antipatriotisme et même de trahison ?

Pourquoi faut-il que certains orateurs et écrivains — qui se sont trop souvent prudemment tenus à l'écart aux jours de l'épreuve — essaient de réduire et de rapetisser la part prépondérante prise par le peuple chrétien dans le mouvement patriotique, part que les hommes avertis et sincères reconnaissent sans ambages et sans réticence ? Ne savent-ils donc pas, ces quelques sectaires, qu'à deux exceptions près, les 198 fusillés moururent, la presque totalité en récitant des prières, tous dans les sentiments de la plus édifiante piété (1) ? A ces accusations je ne répondrai qu'un mot ; qu'on me pardonne de recourir à mes souvenirs personnels. Lors de ma première comparution devant la justice allemande, le juge me demanda : " Votre religion ? „ — " C'est là, Monsieur, question de conscience privée „. — " Pardon, notre instruction exige cette déclaration... d'ailleurs pourquoi insister ? Vous êtes un calotin comme les autres ; il n'y a que des curés (*sic*) et des calotins qui passent par ici ! „

Pourquoi faut-il que certains excitateurs professionnels de la démagogie, dans le but de flatter la classe ouvrière et d'exploiter les basses passions qu'ils soulèvent, représentent le prolétariat comme ayant seul payé de son sang

(1) Monsieur NYSTEN, qui, dans son beau livre " *Comment ils meurent* ", a donné la biographie des fusillés belges, écrit : " La plus belle page de leur vie est celle de leur mort.... Ce qui parle le plus à notre âme, lui fait le plus de bien, est le plus sincère, le plus vrai, c'est leur foi vive, leur confession, leur communion, la sainte messe, le départ calme, résigné, joyeux même, pour le peloton d'exécution, c'est enfin leur âme naturellement chrétienne, croyante, espérante, sûre de la miséricordieuse bonté du Père Céleste ".

la délivrance du pays, et affirment sans sourciller, que les enfants de la bourgeoisie moyenne et supérieure ne furent que des embusqués, bons tout au plus à des fonctions agréables de l'arrière ?

Il me répugne d'entamer dans ce livre une polémique avec des compatriotes. Comme il était plus agréable jadis de pouvoir asséner nos coups sur le crâne des incendiaires allemands et des massacreurs de femmes et d'enfants ! Mais encore importe-t-il de couper définitivement les ailes à ces canards qui se lèvent partout et qu'on n'abat pas assez vite ; encore faut-il prévenir l'approfondissement du clivage qui sépare l'une de l'autre les classes sociales.

Je ne m'armerai que de faits, avec leur formidable signification.

Premier fait : le *Cercle Catholique* de Schaerbeek compte 180 familles-membres ; 95 jeunes gens y étaient en âge de porter les armes, dont 3 inaptes au service pour cause de santé ; il a donné 90 soldats à la patrie dont 75 volontaires ; 16 sont morts au champ d'honneur, plus du sixième ! Parmi les survivants, 23 ont été blessés, plus du quart ! Des 16 morts, 14 sont des volontaires ; sur les 23 blessés, 20 sont des volontaires ! Qu'on le dise, est-ce là la conduite de jeunes gens boudant au devoir et se réfugiant à l'arrière ? Ce n'est pas sans intention que je donne dans le livre d'or la monographie des 16 héros tombés à l'ennemi ; par sa lecture on appréciera les sentiments intimes qui les animaient et la beauté de leur état d'âme : c'étaient tous des bourgeois.

Deuxième fait : Les établissements d'éducation religieuse qui les ont formés et qui fournissent les jeunes membres au Cercle peuvent s'enorgueillir d'une statistique tout aussi magnifique. Les Instituts *St-Louis* et *Ste-Marie*, et les Collèges *St-Michel* de Bruxelles ont fourni ensemble, pour une population scolaire globale de 3350 élèves, un contingent de 2820 soldats, élèves et anciens élèves, dont plus de 65 % de volontaires ; 590 de ces jeunes gens ont donné leur vie pour la Patrie, soit plus du cinquième ! Est-ce à l'arrière que ces braves ont laissé la vie (1) ?

Troisième fait : alors que le *Cercle Catholique*, pour soutenir le moral de ses membres, avait fini par réorganiser la section du tennis, on n'y rencontrait que des jeunes filles, et quelques tout jeunes gens ; les grands, échangeant la raquette contre le fusil, étaient partis au front. Par contre, qui n'a pas été douloureusement impressionné pendant la guerre de voir, sur nos boulevards et nos places publiques, des centaines de jeunes gens se livrant à des jeux divers ? Ce fut même un des mauvais prétextes invoqués par von Bissing pour justifier les déportations en Allemagne. Il y avait là de quoi former des régiments entiers ; ils ne sont pas partis au champ de bataille, ceux-là. Je ne discute pas, je constate.

Quatrième fait : de Charleroi, chaque samedi partaient des trains emportant des centaines d'ouvriers engagés volontairement au service des Allemands ; les patrons tâchant de les retenir et de leur donner du travail, offraient un salaire journalier de 5 marks, les Allemands

(1) J'apprends que l'Institut St-Boniface, à Ixelles, dont j'ignore le nombre exact de combattants, peut avancer des chiffres aussi frappants.

en offraient 7 à 8 ! leur nombre était tel que, dans cette ville, l'ennemi jugeait les engagements volontaires suffisamment nombreux pour s'abstenir des déportations forcées. Encore une fois je ne discute pas et je ne sais que trop, combien ces malheureux sont suggestibles aux invitations des pérorateurs internationalistes ; mais cela ne détruit pas ma thèse.

Ceux qui ont vu ces tristes spectacles diront laquelle des deux jeunesses, celle de la bourgeoisie qui s'enrôlait sous nos drapeaux, ou celle qui s'amusait et travaillait pour l'ennemi, s'est le plus sacrifiée pour la Patrie et a le mieux mérité d'elle. Ils jugeront du caractère calomnieux de la légende, adroitement mise en circulation dans les meetings et jusqu'au parlement et trop aisément acceptée par le public, d'autant plus facilement qu'elle est adulatrice de la masse ouvrière, excitatrice des bas instincts, provocatrice de la division sociale, et insuffisamment combattue par les amis de la vérité qui jugent plus commode de laisser dire et de laisser faire.

Qu'on ne se méprenne pas sur mes intentions: le peuple, à l'armée, a rempli vaillamment son devoir; au pays, dans son immense majorité il était animé des plus beaux sentiments patriotiques, il était loin d'être réfractaire aux idées de justice et de loyauté, et il a énormément souffert ; raison de plus pour oser proclamer la vérité intégrale.

Mais laissons, laissons vite ce triste côté de l'histoire d'après guerre.

Écoutons plutôt la suggestion émise par Mr Destrée : " Nous avons à rechercher désormais entre Belges toutes les raisons de concorde avec le même soin que nous

avons mis avant la guerre à rechercher nos raisons de discorde. Nous devons cultiver notre union autant que nous avons cultivé nos divisions. Nous avons à oublier de plus en plus cette mentalité d'avant-guerre qui nous rendait suspects les uns aux autres et nous souvenir de plus en plus de cette mentalité de pendant la guerre, qui nous fit triomphants et indomptés, quand nous étions vaincus. „

Nos établissements d'instruction.

Nos ennemis avaient une prédilection pour les établissements d'instruction religieuse. Ils les traquèrent avec une rage exceptionnelle et ils en arrivèrent au point que pas une semaine ne se passait sans que l'un ou l'autre de nos instituts ne reçût la visite de la *polizei* et de la soldatesque ; les investigations, les perquisitions et les réquisitions s'y succédaient sans relâche ; les espions les surveillaient sans répit.

On sait qu'à Bruxelles quatre grands établissements religieux surtout rivalisent dans la noble émulation de l'éducation chrétienne : les instituts St-LOUIS et Ste-MARIE et les deux collèges St-MICHEL ; ce sont eux qui donnent au *Cercle Catholique* l'élite de la jeunesse.

Pourquoi cet acharnement rabique de nos oppresseurs ?

C'est qu'ils savaient bien que là se trouvent les meilleurs formateurs et éducateurs de nos jeunes hommes. Quelle œuvre immense que celle de ces trempés d'âmes ! Quelle abnégation de chaque jour dans cette besogne incessante, ingrate souvent, difficile toujours !

Ce sont leurs mains qui pétrissent les générations viriles, et avec quel succès ! J'ai déjà donné les chiffres des combattants, des tués et des volontaires sortis de ces maisons d'éducation, et n'y reviens plus.

Leur personnel enseignant prêchait d'ailleurs d'exemple : les quatre directeurs en furent poursuivis ou condamnés, quelques-uns plusieurs fois ; 20 professeurs-prêtres furent emprisonnés ou recherchés. Ces faits et ces chiffres parlent plus éloquemment que tous les discours et ils justifient les colères de nos ennemis.

Où, en effet, plus que dans les institutions catholiques, moyennes et primaires, élève-t-on l'âme à des aspirations supérieures ? Où cultive-t-on mieux les grands idéals de Dieu et Patrie ? " Dieu et Patrie „ c'est la devise de l'Institut Ste-Marie, que les autres collèges peuvent partager, non pas une devise figurative et ostentatoire, mais inspiratrice de travail et de sacrifice, de courage et d'héroïsme. Dans un de ses discours, le ministre Carton de Wiart, parlant de l'influence de l'éducation chrétienne sur la formation du caractère, de la discipline morale et de la maîtrise de soi, prononçait ces paroles : " c'est là une gloire impartagée de l'éducation catholique et le plus beau mérite des professeurs qui forment de telles âmes.„

Qu'il me soit permis de rendre un hommage particulier à l'Institut Ste-Marie, le voisin immédiat et l'ami particulier du Cercle et son principal pourvoyeur de membres jeunes, non pas qu'il dépasse les autres en activité et en dévouement, mais parcequ'il a donné au Cercle des manifestations d'un attachement tout spécial. Il fut

d'ailleurs une émanation, presque une filiale de l'Institut St-Louis, débordé alors par sa population scolaire.

Et tout d'abord à M^r MICHIELS, son directeur actuel, membre du comité dn *Cercle*. Parti pour un voyage d'études au Congo en juillet 1914, il fut ramené en Angleterre au mois d'octobre suivant. La guerre sévissait alors sur tout le front. De nombreuses familles belges — près de 200.000 de nos concitoyens — avaient trouvé un refuge dans l'hospitalière " terre des Anges „, mais ils s'y trouvaient esseulés, épars, sans cohésion, sans direction ; une partie de la Belgique était déportée en Angleterre qui était devenue comme un prolongement de notre pays, mais dans quelles déplorables conditions morales ! Sans tarder, M^r Michiels se mit à l'œuvre, il entra dans le comité d'asile aux réfugiés belges et son nom est béni encore aujourd'hui par les infortunés qu'il secourut et encouragea. Ce travail ne suffit pas à son zèle toujours à l'affût de nouvelles misères. Il eut pitié de l'enfance et de la jeunesse ; quels que fussent les difficultés et les obstacles, il entreprit la fondation d'un collège belge où les adolescents recevraient une instruction d'après les programmes et les méthodes de l'enseignement belge. Il le nomma *S'Mary's College* en souvenir de l'Institut Ste-Marie dont il avait été professeur ; c'était en quelque sorte Ste-Marie en exil. Plus de 300 élèves y suivaient les cours.

Mais il y avait aussi les enfants du peuple, plus malheureux, plus exposés que les autres. M. Michiels coopéra à l'érection de nombreuses écoles primaires belges, qui parvinrent à donner en Angleterre l'instruction et l'éducation à plusieurs milliers d'enfants.

La guerre prit fin, mais M. Michiels ne voulut rentrer en Belgique qu'en 1919, après avoir achevé jusqu'au bout l'œuvre qu'il avait entreprise.

Après le départ du regretté chanoine Kips, M^{gr} Mercier, ce connaisseur en hommes, n'hésita pas à charger Monsieur Michiels de sa difficile succession et le plaça à la tête de l'Institut Sainte-Marie. De son côté, le Roi voulut reconnaître ses mérites en le nommant Chevalier de l'Ordre Léopold.

Le corps professoral de Sainte-Marie est digne de son chef. On peut dire que, comme ses collègues de St-Louis et de St-Michel, il s'est distingué tout entier par son attitude patriotique. Citons les noms des abbés LENS, RYCKMANS, VAN BATTEL et VAN GRAMBEREN qui s'engagèrent comme aumôniers volontaires; des abbés BUELENS, JORIS et MOELAERT qui se dévouèrent comme brancardiers; des abbés HEMELEERS, MEEUS, TROCH et VAN HOECK qui connurent le régime des prisons allemandes pour leur belle attitude en territoire occupé.

Tous ces professeurs prêtres (auxquels il faut joindre M. WILLIOT, décoré de plusieurs distinctions militaires et M. TEMMERMAN, chevalier de l'Ordre de Léopold II), appartiennent encore aujourd'hui, à l'exception de M. LENS, au corps professoral de Ste-Marie.

Un professeur nouveau, M. l'Abbé BAECKELMANS, frère du héros anversoïss assassiné par l'ennemi, s'est également distingué dans les œuvres patriotiques; tout récemment encore, il vient de recevoir la Médaille du Roi Albert.

Enfin, les chanoines KIPS et HALFLANTS, les abbés SCHNEIDER, SWINDERS, VAN HEERWEGEN, VAN LEEUW

et VAN LINDEN, MM. DEVILLE et FOUCART, qui ont quitté l'enseignement aujourd'hui, mais qui à la déclaration de la guerre enseignaient encore à l'Institut, ont, eux aussi, recueilli les plus brillantes distinctions, les uns au front, les autres dans les œuvres de dévouement patriotique.

Comme leurs élèves, les professeurs de Sainte-Marie rivalisèrent dans le mouvement de résistance patriotique en même temps que leurs collègues de Saint-Louis et Saint-Michel. Toujours le *Cercle* a trouvé auprès d'eux de sincères amis et reçu les plus précieux encouragements en même temps qu'une aide qui ne s'est jamais démentie.

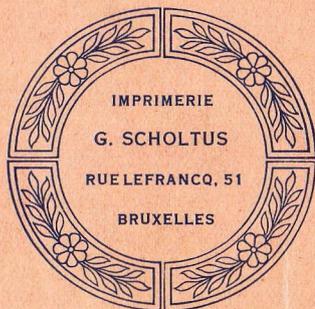


Erreurs typographiques

Page	11	ligne	2 : <i>esquisse</i>	lisez	exquise
»	18	»	25 : <i>Jean</i>	»	Jules
»	43	»	17 : <i>nommée</i>	»	nommé
»	59	»	5 : <i>échappat</i>	»	échappât
»	73	»	4 : <i>ruisseaux</i>	»	ruisseaux
»	119	»	1 : <i>Granvelle</i>	»	Granville
»	»	»	2 : <i>le</i>	»	la
»	120	»	15 : <i>18 1918</i>	»	18 oct. 1918
»	121	»	24 : <i>zèlé</i>	»	zélé
»	130	»	5 : <i>un</i>	»	une

EGO
Dr Ed. VAN COILLIE

PRIX
4.50



Une Page d'Histoire de la Grande Guerre

LIBRAIRIE DELANNOY
& ACTION CATHOLIQUE
CHAUSSÉE DE HAECHT, 79
BRUXELLES

DEUXIÈME
MILLE

EGO

DE LA LIBRE BELGIQUE CLANDESTINE

(Dr E. VAN COILLIE)

UNE PAGE D'HISTOIRE
DE LA
GRANDE GUERRE

DEUXIÈME MILLE

BRUXELLES
LIBRAIRIE DELANNOY & ACTION CATHOLIQUE
CHAUSSÉE DE HAECHT, 79

TABLE DES MATIÈRES

I — PRÉFACE	page	3
II — EXPOSÉ HISTORIQUE	„	10
III — LE LIVRE D'OR		
A. les morts	„	57
B. les blessés et réformés	„	117
C. les condamnés et prisonniers politiques	„	124
IV — MÉMORIAL ALPHABÉTIQUE	„	129
V — ÉPILOGUE	„	145
